

Université de Nantes
Licence de Philosophie
Année 2011-2012

Hannah ARENDT

Les enjeux éthico-existentiels du travail
dans *Condition de l'homme moderne*

Sébastien Labrosse

Philosophie morale et politique, L2, semestre 2
Formalisme moral et éthique existentielle, M. Patrick LANG

Sommaire

Biographie et approche contextuelle de l'œuvre	3
Introduction	4
I/ La vision antique du travail	5
A/ Condition du travailleur	5
B/ Le travail comme activité privée	6
II/ Le changement de statut du travail	7
A/ Raisons et conditions du changement	7
B/ Du public au privé	8
C/ Les limites du changement	9
III/ Le travail et la vie à l'époque moderne	10
A/ Le rôle des machines et de l' <i>homo faber</i>	10
B/ Travail et consommation: l'éphémérité du produit	11
C/ L'échec de l'émancipation et les risques d'un aveuglement	12
Conclusion	13
Bibliographie	13

Biographie et approche contextuelle de l'œuvre

Hannah ARENDT, née Johannah ARENDT, vit le jour à Hanovre (Allemagne) le 14 octobre 1906. Issue d'un milieu judaïque, elle se consacra aux études de philosophie et de théologie à l'âge de 18 ans aux universités de Marbourg et Fribourg où elle eut comme professeurs Edmund Husserl, Martin Heidegger ou encore Karl Jaspers. Sa rencontre avec ce dernier fut pour elle décisive, elle rédigea sa thèse *Le concept d'amour chez Saint Augustin* sous sa direction en 1929 à l'université de Heidelberg. À partir de 1933, elle fuit le régime nazi et s'exila en France avant de partir à New-York en 1941. Au début des années 1950, l'élève de JASPERS fit des conférences de philosophie politique, notamment dans les universités américaines de Berkeley et Columbia. Les événements de la Seconde Guerre Mondiale marquèrent un tournant dans le cours de sa vie: elle publia en 1951 *Les origines du totalitarisme*, ainsi que *Condition de l'homme moderne* (1958) et *La crise de la culture* (1961). Ces œuvres, s'inscrivant dans l'ère post-nazi, fondent la pensée philosophico-politique d'ARENDT, bien qu'elle ne souhaitât pas être qualifiée de philosophe: «Je n'appartiens pas au cercle des philosophes, mon métier [...] c'est la théorie politique»¹. En 1967, elle fut nommée professeur à la New School for Social Research (New-York) où elle restera jusqu'à sa mort, le 4 décembre 1975. Le contexte historico-scientifique dans lequel fut rédigé *Condition de l'homme moderne* est nécessaire pour comprendre les intentions qui l'ont motivée. «En 1957 un objet terrestre, fait de main d'homme, fut lancé dans l'univers»². Une telle avancée scientifique marque un tournant dans l'histoire humaine: ce bouleversement symbolise la capacité de l'homme à aller au-delà des frontières terrestres, découvrir des endroits encore secrets et qui, depuis des millénaires, attisent la curiosité, la vénération voire parfois la crainte. De plus, les récentes découvertes scientifiques, par exemple les nouvelles techniques de procréation artificielle, tendent à nous faire penser que l'homme sera, dans un avenir plus ou moins lointain, libéré de sa condition telle qu'elle est depuis qu'il est, à savoir la naissance, la vie et la mort sur Terre. Cependant, des évolutions comme celles-ci peuvent nous mener à notre perte, car d'une part qui sait quelles autres découvertes verront le jour et aux mains de qui elles tomberont, d'autre part il existe un danger tel que les hommes risquent de se retrouver subordonnés à la science qu'ils ont eux-mêmes produite, c'est-à-dire qu'ils

1 A. MUNSTER, *Hannah Arendt contre Marx ?*, Ed. Hermann Philosophie, 2008, Introduction, p.9.

2 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Prologue, p.33.

seraient les esclaves de leur propre savoir-faire. Un autre danger contre lequel Hannah ARENDT nous met en garde, et pour terminer cet éclairage autour de l'œuvre, est celui de l'avènement de l'automatisation. En effet, s'il est vrai que les progrès techniques ont connu un essor particulièrement important au cours de ces dernières décennies et tendent à faire disparaître l'activité travail, il n'en demeure pas moins que cette évolution n'est qu'une illusion et qu'elle se fait au détriment de la réalité qui est, selon ARENDT, que le travail est nécessaire à l'entretien de la vie ainsi qu'à la survie, aussi bien de l'individu que de l'espèce. Selon ses propres mots, l'auteur de la *Condition de l'homme moderne* ne nous propose dans cette œuvre «rien de plus que de penser ce que nous faisons»³, suite à quoi, sans trahir la pensée d'ARENDT, nous pouvons constater que ces propos résument les enjeux fondamentaux de nos activités, embrassant ainsi une signification bien plus importante que l'on pourrait penser.

Introduction

La notion centrale autour de laquelle s'effectue la réflexion d'H.ARENDT est la *vita activa*. Elle comprend les trois activités humaines fondamentales, à savoir le travail, l'œuvre et l'action. Le travail est lié au processus biologique de la vie, il est soumis à une nécessité vitale et s'inscrit dans le phénomène cyclique de la nature, dans le renouvellement constant de la vie. Il garantit à l'homme sa survie et la perpétuation de l'espèce. Le travail renvoie directement à l'*animal laborans*, «qui peine et assimile»⁴ et dont l'activité se résume à travailler, parfois avec douleur, et à consommer. L'œuvre, c'est la création d'objets artificiels qui suit une progression chronologique. En cela, elle n'est pas prisonnière du cycle de la vie biologique et permet à l'*homo faber*, le créateur d'objets durables, de s'inscrire dans une continuité temporelle qui n'est pas soumise à la nécessité. C'est l'activité qui permet à l'homme d'échapper au processus cyclique de la nature et ainsi de se différencier des autres espèces. La dernière activité humaine fondamentale, l'action, rend possible un contact direct entre les hommes, sans l'intermédiaire d'objets. Elle est révélatrice de notre multiplicité et de notre singularité, elle marque notre différence de sorte que nous ne pouvons plus parler de l'homme mais des hommes: «La pluralité est la condition de l'action humaine, parce que nous sommes tous pareils c'est-à-dire humains, sans que jamais personne soit identique à un autre

3 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Prologue, p.38.

4 *Ibid.* Chapitre IV, p.187

homme ayant vécu, vivant ou encore à naître»⁵. Étymologiquement, le mot travail a toujours été associé à la peine, à la douleur et à l'effort. Du latin *tripalium* qui désigne un instrument utilisé pour la torture, on retrouve cette idée négative dans les autres langues comme en allemand, *Arbeit*, qui s'identifie à la fatigue, mais aussi dans la racine latine de *labor*, *labi* dont le sens premier est trébucher sur un fardeau. S'il est vrai que le travail se distingue de l'œuvre et de l'action, l'analyse d'ARENDT dresse le portrait de l'évolution théorique et pratique de cette activité au cours de l'histoire et que l'époque moderne, commencée au XVII^e siècle, tend à glorifier. Nous verrons quelle fut la conception du travail notamment dans l'Antiquité, ses enjeux, et en quoi l'aveuglement de la société moderne quant à la nécessité biologique du travail est un danger pour l'avenir de l'humanité. De plus, nous analyserons les risques existentiels de l'abondance des produits du travail, remplaçant tous objets d'usage (appelés aussi objets du monde) par les objets de consommation, inscrivant ainsi toute création dans un processus de non-durabilité, où la vie humaine déclinerait alors dans l'éphémère et la futilité.

I/ La vision antique du travail

A/ Condition du travailleur

Dans l'Antiquité et surtout chez les auteurs classiques, le travail était considéré comme une marque de pauvreté. En effet, le travail, *ponos* (ὁ πόνος), et la pauvreté furent des termes assimilables, ne garantissant aucunement l'accumulation de richesses et désignant ceux qui n'étaient pas maîtres d'eux-mêmes. Hannah ARENDT nous rappelle les mots employés par Platon dans *La République* selon lesquels l'*animal laborans*, prisonnier de la nécessité et de son corps, est soumis à sa propre nature⁶. En outre, les travailleurs ne sont plus humains car la partie animale gouverne leur vie, les rendant ainsi «inaptes à gouverner la partie animale de leur être»⁷. Selon Aristote, une vie bonne excluait le travail: une vie bonne et vertueuse était celle du citoyen, loin des tracasseries et de la peine du labeur, cessant toute soumission au processus biologique⁸. D'autre part, les esclaves étaient cachés pour une raison bien spécifique: non pas parce

5 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre I, p.42-43.

6 Platon, *La République*, 590c.

7 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre III, p.167.

8 Aristote, *Politique*, 1278: «Il est impossible d'accomplir des actes vertueux en menant une vie d'artisan».

qu'ils étaient propriété privée du maître mais parce que leur travail dépendait de leur corps, ils étaient voués à une activité laborieuse sans cesse renouvelée. La conception antique du travail recouvrait comme une honte envers cette même activité, cependant, contre un préjugé moderne, ARENDT nous rappelle que selon les Anciens, l'esclave n'était pas la source du mépris du travail; ce mépris était dû à la nature servile de son activité. Autrement dit, ce que les Anciens méprisaient n'était pas les esclaves mais bien la nature même de la tâche qu'ils accomplissaient, c'est-à-dire le travail physique. L'esclavage était ainsi légitimé, l'*animal laborans* se confondait dans son activité avec les autres espèces, il n'était qu'un moyen pour les citoyens d'éliminer le travail de leur vie.

B/ Le travail comme activité privée

Dans l'Antiquité, on est pleinement humain lorsqu'on a une vie publique. L'esclave, lui, n'agit que dans la sphère privée. Dès lors, le terme privé est à prendre au sens propre: privé «des facultés les plus hautes et les plus humaines»⁹. Le domaine public peut signifier deux choses: la première, celle qui nous intéresse particulièrement dans cette partie, est ce qui peut être vu et entendu de tous. La seconde est le monde que nous avons tous en commun, par opposition à l'individuel. Les Anciens avaient peu, voire pas de considération pour le domaine privé. Sphère privée et sphère publique sont séparées depuis l'avènement de la cité antique. L'excellence, la vertu (*ἀρετή*) s'exerçait dans le public, avec la présence d'autrui: la famille n'était pas une condition pour exceller, l'important était d'être reconnu par les autres citoyens. Le travail, activité relevant soit de l'esclave, soit d'une tout autre sphère privée, était exercé à la fois par les hommes et par les femmes mais n'avait pas du tout la même nature, la même définition. En effet, l'homme, le chef de famille (*pater familias*), avait pour objectif de subvenir aux besoins familiaux et d'assurer la prospérité du foyer, tandis que le travail de la femme consistait uniquement à procréer. Tous deux obéissant à une nécessité biologique, nous ne pouvons donc pas parler de liberté des activités: «La communauté naturelle du foyer naissait, par conséquent, de la nécessité, et la nécessité en régissait toutes les activités»¹⁰. Comme nous l'avons vu précédemment, ce qui différencie le travail de l'œuvre c'est son caractère périssable mais néanmoins nécessaire: afin d'étayer

9 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre II, p.77.

10 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre II, p.68

ce propos, ARENDT s'appuie sur les exemples du champ labouré et celui d'une paire de souliers: la terre labourée pourrait être considérée comme une œuvre, comme le résultat d'une activité manuelle visible qui dure dans le temps. Or, sans travail perpétuel, autrement dit sans labour, cette terre ne resterait pas telle qu'elle est dans le monde humain. La paire de souliers, elle, ne s'usera que par le temps et, point capital, restera intacte si l'on ne s'en sert pas: c'est ce qui fait d'elle un objet d'usage. Cet exemple illustre parfaitement bien le propos d'Hannah ARENDT selon lequel l'activité de l'*animal laborans* nécessite un travail perpétuel, un effort journalier qui, dans l'Antiquité, relégué dans la sphère privée, outre qu'il était fatigant et éprouvant, souffrait d'une absence totale de considération de la part des habitants de la cité (πόλις) et d'un manque de reconnaissance de l'effort fourni par le travailleur.

II/ Le changement de statut du travail

A/ Raisons et conditions du changement

L'époque moderne se caractérise par ce qu'ARENDT appelle l'aliénation au monde, l'expropriation en est à l'origine: s'étant vu privés de leur place qu'ils occupaient dans le monde, certains hommes se sont vu contraints à travailler pour subvenir aux besoins nécessaires de la vie. Ce travail leur permettait d'accumuler des richesses, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant, qui devinrent alors du capital. Cet événement est, selon l'auteur, à l'origine de l'économie capitaliste. Le travail est l'activité dans laquelle il n'y a pas de relation avec les autres ni avec le monde, le travailleur est seul avec son corps. L'absence d'une conscience collective s'explique selon ARENDT de plusieurs manières. D'abord, jusqu'à l'époque moderne, les travailleurs n'avaient aucune conscience de leur condition car l'uniformité de leur classe, et donc d'eux-mêmes, prédominait sur tout sentiment de revendication, de contestation. Autrement dit, l'absence de distinction, inhérente à l'uniformité, engendre nécessairement un manque d'action, au sens de la *vita activa*. C'est pourquoi il n'y eut pas ou peu de révolte des travailleurs ni dans l'Antiquité, ni au Moyen-Âge: difficulté de concertation, d'identification et de revendication. Un exemple que prend ARENDT est celui rapporté par Sénèque et qui illustre à quel point les sénateurs trouvèrent dangereuse l'identification des esclaves entre eux au sein de la cité: Le Sénat romain a rejeté une loi

concernant le port d'un vêtement propre aux esclaves lors de leur apparition en public car il jugeait dangereux que ces mêmes esclaves puissent prendre conscience de leur condition, de leur «puissance virtuelle»¹¹. L'accès des travailleurs à la sphère publique a permis les révolutions ouvrières, où ils purent s'exprimer comme citoyens, participant à l'émancipation de la nation entière, accompagné du sentiment d'appartenance au pays.

B/ Du privé au public

La sécurité, autrefois affaire privée, est désormais du ressort de la société, en particulier de la classe sociale propre aux travailleurs. La propriété connaît la même évolution: ce qui relevait du privé, la terre, est devenu affaire publique: on assiste alors à la naissance du sentiment d'appartenance à une nation, à une même terre. Pendant des milliers d'années, le travail répondait, comme nous l'avons vu, au processus biologique interne et s'exerçait uniquement dans la sphère privée. Il ne garantissait pas de surplus de production et n'était en aucun cas source d'accumulation de richesses. Dans le Chapitre II de la *Condition de l'homme moderne*, ARENDT nous décrit comment le travail est passé d'une activité cachée, mise à l'écart, à une activité vue de tous, voire revendiquée de tous. Il semble alors qu'il soit passé du domaine privé au domaine public: une autre raison pour laquelle le changement de statut s'est opéré fut lorsque les hommes prirent conscience que le travail pouvait être un moyen d'accumuler du capital, par les productions superflues. Le privé peut être ce que l'on possède comme terre (ce qui était bien vu des Anciens) mais aussi ce que l'on possède comme richesse. En utilisant son domaine à des fins monétaires, le propriétaire du terrain sur lequel s'exerce l'activité travail amasse ainsi de la richesse; le lien entre la terre et l'accumulation de capital revêt un caractère sacré à partir de l'époque moderne. Alors qu'autrefois on trouvait absurde de se consacrer uniquement à l'augmentation de ses biens au détriment de la sphère publique, de sa place dans la cité et de son action politique, le passage de l'activité travail d'un domaine à un autre, du moins, comme nous le verrons plus tard, en apparence, a permis l'augmentation de la production, dépassant ainsi le caractère cyclique de la vie biologique. Autrement dit, le travail, autrefois méprisé, va au-delà du dépérissement de la vie en tant qu'il contribue à sortir du cercle naturel dans lequel il n'y a ni commencement ni fin, où l'activité n'est qu'un perpétuel recommencement. Ce

11 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre V, p.280.

processus n'est possible que si la division du travail, qui augmente alors de manière conséquente la production, est appliquée, sans négliger que cette même division n'est possible que dans le domaine public; une telle situation n'ayant pas sa place dans le privé. ARENDT voit dans cette situation une «croissance contre nature du naturel»¹², elle constate que la répartition des tâches ne se fait pas en fonction de la spécialité de chacun mais plutôt comme une division arbitraire où tous les travailleurs sont interchangeables. En effet, il faut distinguer l'unité de la coopération: dans le premier cas, les individus qui y participent n'ont pas de poste définitif ni de spécialité singulière: c'est le propre de la division du travail.

C/ Les limites du changement

Selon ARENDT, MARX n'a opéré aucune distinction entre le travail manuel et intellectuel. Or le travail manuel, à l'époque moderne, était glorifié par tous: c'était l'activité qui permettait d'exceller, contrairement au travail intellectuel qui se rapportait, aux yeux de l'opinion, à une activité douteuse. Est chose-de-ce-monde ce qui se matérialise, qui possède un caractère temporel tangible et qui est reconnu par autrui: les activités intellectuelles ne produisent rien elles-mêmes. Il leur faut une réalisation concrète pour devenir un objet de reconnaissance, écrire un poème, peindre une toile: ARENDT l'appelle la «transformation de l'intangible en objets concrets»¹³. Non-matérialisée, l'activité intellectuelle meurt avec son auteur, ne sera jamais connue et n'aura vécu que dans l'esprit d'un seul. Toute émancipation, toute évolution du statut du travailleur ne changera rien à la production d'une activité intellectuelle qui restera purement affaire privée avant d'être rendue publique, d'être livrée aux yeux de tous. Contrairement à ce qui semble avoir été démontré auparavant, l'auteur indique que l'*animal laborans* est incapable de se faire une place dans le domaine public. En fait, l'activité travail semble être passée dans le public, mais l'exécutant reste dans le privé, par opposition à l'*homo faber*. Ce qui, selon A. SMITH, distingue l'homme de l'animal, c'est lorsque l'*homo faber* s'emploie à échanger, à troquer son œuvre contre d'autres¹⁴ sur la place publique qui est le marché. Cependant, les enjeux du travail ne sont pas de produire une œuvre en vue de l'échanger. C'est le domaine public qui confère de la

12 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre II, p.87.

13 *Ibid*, Chapitre III, p.141.

14 A. SMITH, *Richesse des nations*, I, 12.

valeur à un objet, et le domaine public seul. Or pour l'*animal laborans*, la sphère publique est absente: il n'y a donc qu'un étalement de la vie privée aux yeux de tous, le travail n'a pas pour fin la production d'objets-de-ce-monde, il n'est qu'une réponse à la nécessité biologique et à la consommation de plus en plus importante.

III/ Le travail et la vie à l'époque moderne

A/ Le rôle des machines et de l'*homo faber*

Comme nous l'avons vu plus haut, l'œuvre, la fabrication inscrit les hommes dans la temporalité. Elle est l'intermédiaire entre eux et le monde. Le travail quant à lui n'a ni commencement, ni fin car il est lié au processus vital, corporel et s'inscrit dans un cycle. L'*homo faber* construit des outils dont a besoin l'*animal laborans* pour travailler. Ils viennent alléger sa tâche au quotidien et sont les seuls objets de l'activité travail qui demeurent dans le temps. Cela dit, ces mêmes outils n'ont pas pour but premier le soulagement de la peine que peut rencontrer le travailleur, ils sont avant tout créés pour bâtir un monde, laisser une marque. Alors que l'*animal laborans* ne cherche pas à construire un monde, l'*homo faber*, lui, cherche à en édifier un qui portera la marque de son passage sur Terre. ARENDT constate que, depuis la révolution industrielle, les machines employées au travail, notamment en milieu ouvrier, s'humanisent au sens où elles détiennent de plus en plus les mêmes caractéristiques que l'organisme humain: elles se règlent elles-mêmes, s'automatisent, se perfectionnent au point qu'elles réalisent la même tâche que l'homme faisait jadis. Les machines ne sont donc plus de simples prolongements du bras ou une aide à l'activité; elles s'inscrivent dans le processus cyclique biologique au sens où elles peuvent prendre la place du travailleur et ainsi le remplacer: «Les outils risquent fort d'acquérir des caractères ou des fonctions qui dépassent la simple instrumentalité»¹⁵. La distinction entre l'outil et la machine devient alors de plus en plus nette, les nouvelles avancées technologiques que l'*homo faber* a apportées au travailleur rendent moins pénible son activité. Or si cette tâche est moins pénible, l'*animal laborans* risque de ne plus être conscient de la futilité de l'activité qu'il réalise, à savoir la réponse à une nécessité vitale qui est l'entretien de la vie. Si cette nécessité n'est plus visible du fait que l'activité semble moins pénible, il n'en demeure

15 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre IV, p.197.

pas moins qu'elle reste présente à l'intérieur même de ce qui fait la condition humaine, de sorte que le travailleur ne cherche plus à gagner sa liberté car il est aveuglé par la facilité de l'activité travail rendue possible par l'automatisation des machines. Par conséquent, les avancées technologiques changent le monde mais ne changent pas la condition de l'homme, les instruments créés grâce auxquels le travail devient plus facile ne remplaceront jamais totalement le travail de la vie.

B/ Travail et consommation: la non-durabilité du produit

À la question: est-ce que l'homme travaille pour consommer ou consomme pour travailler ?, ARENDT ne donne pas de réponse, ou plutôt elle ne pense pas qu'une réponse soit possible. Selon elle, le travail et la consommation sont tous deux liés au processus vital cyclique, on ne peut distinguer la fin et les moyens. La société de masse a relégué les produits de l'œuvre à ceux du travail, cherchant une consommation de plus en plus rapide, voire une ultra-consommation. *L'animal laborans* ne cherche pas la durabilité des produits de l'œuvre: avec nos sociétés modernes, appelées aussi sociétés de travailleurs, le primat de l'œuvre a fait place à celui du travail, garantissant ainsi l'abondance et la consommation immédiate. La société de consommation classe dans la même catégorie tous les différents types de travail car ils ont une même fin: l'entretien de la vie, l'adéquation au processus vital. Le travail est devenu l'activité dominante sur toutes les autres activités de la *vita activa*. La vie épuise la durabilité, toute production humaine nécessaire au processus vital est immédiatement consommée, à tel point que nous ne pouvons que constater la baisse de créations humaines s'inscrivant dans la durée. Le lien entre le travail et la consommation est si étroit que pour rester en vie, on ne peut échapper à la consommation des produits du travail. Les hommes produisent, consomment et à nouveau produisent, de sorte qu'aucune réalisation ne peut perdurer: «Le travail est précisément l'activité qui fournit aux vivants des choses à consommer, produits fugaces et instables qu'il faut constamment renouveler»¹⁶. Le travail apparaît donc clairement comme une activité qui n'a ni commencement ni fin.

16 M. LEIBOVICI, *Hannah Arendt*, Ed. Desclée de Brouwer, 1998, p.162.

C/ L'échec de l'émancipation et les risques d'un aveuglement

Aujourd'hui, la diminution de la peine au travail a donné naissance à une idée qui n'est désormais plus inimaginable: l'élimination du travail comme activité humaine. Cette élimination est certes pensable mais néanmoins peu réalisable, elle peut se produire à la seule condition que le travail ne soit plus entièrement intégré dans le cycle biologique propre à l'homme, mais où la consommation dominerait toute son activité. Selon ARENDT, une telle situation aurait pour conséquence une passivité généralisée des individus, dans laquelle il n'y aurait plus aucune place pour la créativité, pour la fabrication d'œuvres durables et où la consommation serait maîtresse de toute vie humaine. De plus, passer outre l'ouvrage en faisant l'éloge du travail, ce que tendent à faire nos sociétés modernes qui exaltent cette activité sous prétexte qu'elle est beaucoup moins astreignante qu'avant, cela équivaldrait à valoriser l'éphémère au nom d'une émancipation qui n'a de réelle émancipation que le nom. S'il est vrai que l'émancipation du travail a réduit l'impact que pouvaient avoir les contraintes extérieures comme par exemple la domination du maître, les représailles ou la menace, la nécessité interne demeure malgré tout comme nécessité première: l'homme libéré de son labeur n'est alors qu'une illusion, cette idée prend en effet en considération uniquement la diminution de sa peine. Même si la contrainte était supprimée, le cycle de la vie biologique comprendrait toujours en son sein la dimension de consommation, et même en gagnant la liberté de ne plus travailler, nous serions toujours des individus nécessairement voués à consommer. En outre, la diminution du nombre d'heures passées au travail n'a rien d'anormal quand on sait qu'au début du XIX^e siècle, les conditions de travail ainsi que le temps passé quotidiennement au labeur étaient proprement inhumains; les hommes travaillaient moins au Moyen Âge, ce n'est aujourd'hui qu'un «retour à la normale»¹⁷.

Conclusion

Selon John LOCKE, «le travail de nos corps et l'œuvre de nos mains»¹⁸ sont similaires car ils sont ce que Dieu donne à tous les hommes pour que chacun puisse en faire

17 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre III, p.183.

18 J. LOCKE, *Second traité du gouvernement civil*, 1690.

quelque chose qui lui est propre. Cependant, ARENDT refuse toute assimilation du travail à l'œuvre et propose même de les séparer à l'intérieur de la *vita activa*, faisant d'eux des activités clairement distinctes. Lié au biologique et par conséquent au corps, le travail est une activité en rapport à soi dans laquelle le travailleur connaît la véritable absence-du-monde. Cette activité permet de traduire le processus de vie qui se trouve à l'intérieur de chaque personne, elle est «la seule activité nécessaire à l'entretien du processus vital»¹⁹. Dès lors, nous ne pouvons faire de la philosophie sans tenir compte du rôle que joue le travail pour l'humanité.

Au sein de la *vita activa*, le travail n'a cessé de connaître des bouleversements au cours des siècles. Après avoir eu sa longue période de mépris pendant laquelle les travailleurs se voyaient contraints d'exercer leur activité loin du regard des autres, le travail connaît depuis plus de deux siècles une évolution particulièrement remarquable, aussi bien sur le fond que sur la forme. Le renversement des trois activités de la *vita activa*, qui constituent notre condition humaine, se fait aujourd'hui au profit du travail et au détriment de l'œuvre et de l'action. Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah ARENDT voit dans ce renversement un risque pour l'humanité de tomber dans la futilité la plus dangereuse où tout serait éphémère et périssable, où tout objet n'aurait d'utilité qu'en tant qu'immédiate consommation, comme le triomphe de *l'animal laborans* sur *l'homo faber*.

Bibliographie

ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, traduit de l'anglais par Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

LEIBOVICI Martine, *Hannah Arendt*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

MUNSTER Arno, *Hannah Arendt contre Marx ?*, Paris, Hermann Philosophie, 2008.

JUNG Joël, *Le travail*, Paris, GF Flammarion Corpus, 2000.

19 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Ed. Calmann-Lévy, 1983, Chapitre III, p.165.